

NICHOLAS SPARKS

# AU RYTHME DE TON SOUFFLE

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Emmanuel Chastellière*

Michel  
LAFON

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*Un choix*, 2009  
*La Dernière Chanson*, 2010  
*Le Porte-bonheur*, 2011  
*Un havre de paix*, 2012  
*Une seconde chance*, 2013  
*Chemins croisés*, 2014  
*Si tu me voyais comme je te vois*, 2015  
*Tous les deux*, 2017

Titre original : *Every Breath*

© Willow Holdings, Inc., 2018.

Tous droits réservés.

Première publication en langue originale par  
Grand Central Publishing, 2018.

[www.nicholassparks.com](http://www.nicholassparks.com)

Les personnages, les lieux et les situations de ce récit étant  
purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes  
ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

© Michel Lafon Publishing, 2018, pour la traduction française  
118, avenue Achille-Peretti – CS 70024  
92521 – Neuilly-sur-Seine Cedex  
[www.michel-lafon.com](http://www.michel-lafon.com)

*Pour Victoria Vodar*



## Âme sœur

*Certaines histoires naissent dans des endroits inconnus et mystérieux, et d'autres sont découvertes tel un cadeau. Cette histoire relève du second cas. Un jour frais et venteux de la fin du printemps 2016, je conduisais sur Sunset Beach, en Caroline du Nord, l'une des petites îles situées entre Wilmington et la frontière avec la Caroline du Sud. J'ai garé ma voiture près de la jetée et je suis descendu sur la plage à pied, en direction de Bird Island, une réserve côtière inhabitée. Les habitants du coin m'avaient dit qu'il y avait quelque chose que je devais voir ; peut-être avaient-ils même suggéré que le site en question finirait dans l'un de mes romans. Ils m'avaient prévenu de prêter attention à un drapeau américain : quand je l'apercevais au loin, je saurais que j'approchais de ma destination.*

*Peu de temps après avoir aperçu le drapeau, je redoublai d'attention. Je devais chercher une boîte aux lettres baptisée Âme sœur, près des dunes. La boîte, plantée sur un vieux poteau en bois flotté, près d'une dune mouchetée d'herbe, se dressait là depuis 1983 et appartenait à tout le monde et à personne à la fois. N'importe qui pouvait laisser là une lettre ou une carte postale ; n'importe quel passant pouvait lire le courrier déposé. Des milliers de gens le font chaque année. Avec le temps, Âme sœur était devenu un dépôt*

*d'espoirs et de rêves sous forme écrite... avec, toujours, des histoires d'amour à trouver.*

*La plage était déserte. En approchant de la boîte abandonnée sur la côte, je distinguai un banc en bois. C'était un endroit parfait pour se reposer, un avant-poste dédié à la réflexion.*

*Dans la boîte, je trouvai deux cartes postales, plusieurs lettres déjà ouvertes, une recette pour le ragoût de Brunswick, un journal qui semblait écrit en allemand et une épaisse enveloppe en papier kraft. Il y avait des stylos, un bloc-notes et des enveloppes, sans doute laissés là à l'intention de ceux qui voudraient partager leur propre histoire. Je m'assis sur le banc et lus avec attention les cartes postales ainsi que la recette, avant de me tourner vers les lettres. Je constatai très vite que personne n'utilisait de nom de famille. Certaines lettres comportaient des prénoms, d'autres seulement des initiales, d'autres encore étaient anonymes, ce qui renforçait encore le mystère qui les entourait.*

*Mais l'anonymat semblait permettre des réflexions sincères. J'ai lu une lettre d'une femme qui, à la suite de son combat contre le cancer, avait rencontré l'homme de ses rêves dans une librairie chrétienne, mais s'inquiétait de ne pas être assez bien pour lui. Une autre, d'un enfant qui espérait devenir astronaute un jour. Il y avait aussi la lettre d'un jeune homme qui comptait demander sa fiancée en mariage et une autre d'un homme qui avait peur d'inviter sa voisine à sortir, car il redoutait de se voir rejeté. Et encore une lettre d'un homme récemment libéré de prison n'aspirant qu'à une chose, repartir de zéro. La dernière lettre était signée d'un homme dont le chien, Teddy, avait récemment dû être euthanasié. L'homme était encore rongé par le chagrin et, après avoir terminé sa lettre, j'observai la photo d'un labrador noir au regard amical et au museau grisonnant ajoutée dans l'enveloppe. L'homme avait signé la lettre A.K., et je me rendis compte que j'espérais qu'il avait trouvé comment combler le vide laissé par l'absence de Teddy.*

*Le temps de lire tout ça, la brise avait forcé. Le ciel s'était assombri de nuages. Un orage approchait. Je remis le tout dans la boîte, hésitant à ouvrir l'enveloppe kraft. À en juger par son épaisseur, il devait y avoir de nombreux feuillets : je n'avais aucune envie de me retrouver sous la pluie pour revenir à ma voiture. Je retournai l'enveloppe tout en réfléchissant et m'aperçus que quelqu'un avait écrit sur le verso « L'histoire la plus incroyable de tous les temps ! ».*

*Une quête de reconnaissance ? Un défi ? Laisse par l'auteur ou par quelqu'un qui avait examiné le contenu ? Je ne savais pas, mais comment résister ?*

*J'ouvris l'enveloppe. Elle contenait une dizaine de pages, les photocopies de trois lettres et de dessins représentant un homme et une femme manifestement amoureux. Je mis les dessins de côté, à la recherche de l'histoire. La première ligne m'interpella.*

*« La destinée qui importe le plus dans la vie de chacun est celle de l'amour. »*

*Le ton, différent des autres courriers, promettait quelque chose de grandiose. Je m'installai pour lire. Après une page environ, ma curiosité avait laissé place à l'intérêt ; après quelques pages supplémentaires, je ne pouvais plus lâcher l'histoire. Au cours de la demi-heure suivante, je ris ou sentis ma gorge se serrer. J'ignorais le vent redoublant de vigueur et les nuages qui prenaient la couleur du charbon. Le tonnerre et les éclairs atteignaient maintenant l'autre côté de l'île tandis que je lisais les derniers mots, saisi d'émerveillement.*

*J'aurais dû les laisser là. Un rideau de pluie traversait maintenant les vagues dans ma direction ; mais au lieu de partir, je lus de nouveau cette histoire. Cette fois, je parvenais à entendre la voix des personnages avec une grande netteté. Le temps de lire ces lettres et d'observer les dessins, je sentais l'idée prendre forme : peut-être pouvais-je trouver l'auteur de ces courriers et aborder avec lui l'idée de changer son histoire en roman.*

*Mais trouver cette personne ne serait pas facile. La plupart des événements avaient eu lieu plus de vingt-cinq ans auparavant,*

*et au lieu de noms je n'avais que des initiales. Et même dans les lettres originales, on avait recouvert les noms de blanc avant de les photocopier. Je ne disposais d'aucun indice quant à l'identité de l'auteur ou de l'artiste.*

*Mais il restait quelques pistes. Dans la partie de l'histoire remontant à 1990, il était fait mention d'un restaurant avec une terrasse en bois à l'arrière et un foyer avec un boulet de canon prétendument récupéré sur l'un des navires de Barbe Noire. Il était aussi fait référence à un cottage sur une île près de la côte de la Caroline du Nord, que l'on pouvait atteindre à pied depuis le restaurant. Et dans les pages les plus récentes, l'auteur parlait d'un projet de construction en cours sur une autre île. Je ne savais pas du tout si le projet avait abouti, mais il fallait bien commencer quelque part. Même si les années avaient passé, j'espérais que les dessins m'aideraient à identifier les sujets. Et, bien sûr, il y avait aussi la boîte aux lettres, qui occupait un rôle central dans cette histoire.*

*Désormais le ciel était ouvertement menaçant, donc le temps me manquait. Je glissai les pages dans l'enveloppe, la replaçai dans la boîte et me dépêchai de retourner à ma voiture. J'échappai de justesse au déluge. Si j'étais resté quelques minutes de plus, j'aurais fini trempé ; et même avec des essuie-glaces à la cadence maximale, je distinguais à peine la route. Je rentrai chez moi et pris un déjeuner tardif en regardant par la fenêtre, songeant toujours à l'histoire de ce couple. Le soir venu, je sus que je voulais retourner à la boîte pour regarder de plus près ce récit, mais le temps et un voyage d'affaires m'en empêchèrent pendant près d'une semaine.*

*Quand je revins sur la plage, les autres lettres, la recette et le journal étaient toujours là, mais l'enveloppe kraft avait disparu. Je me demandai ce qui avait pu se passer. Quelqu'un d'aussi ému que moi par ces pages les avait-il prises ? Ou peut-être y avait-il une sorte de gardien qui vidait la boîte de temps en temps ? Mais je me demandais surtout si l'auteur, réflexion faite, n'avait pas préféré récupérer son histoire.*



*Cela me donnait encore plus envie de discuter avec lui, mais la famille et le travail m'occupèrent durant un mois et je ne trouvai pas le temps de commencer ma quête avant juin. Je ne vais pas vous barber avec le détail de mes recherches qui me prirent près d'une semaine : innombrables coups de fil, visites à plusieurs chambres de commerce ou à des bureaux du comté où sont enregistrés les permis de construire, et centaines de kilomètres en voiture. Depuis la première partie de cette histoire écrite plus de vingt ans auparavant, certaines références avaient disparu. Néanmoins parvenu à retrouver l'endroit où se trouvait le restaurant – devenu un bistro chic de produits de la mer aux nappes blanches –, je le pris comme point de départ de mes excursions, afin de me familiariser avec la zone. Ensuite, suivant une liste de permis de construire, je passai d'une île à l'autre et, en arpentant la plage sans relâche, je finis par entendre le son d'une perceuse électrique – cela n'avait rien d'inhabituel dans des maisons sur la côte, attaquées par le sel et le mauvais temps. Quand je vis un homme âgé travaillant sur une rampe qui menait du sommet de la dune à la plage, je ressentis un véritable électrochoc. Je me souvenais des dessins et, même de loin, je sus que je venais de trouver l'un des personnages de cette histoire.*

*Je m'approchai et me présentai. De près, je fus encore plus sûr que c'était lui. Je notai le calme intense que j'avais perçu en lisant le contenu de l'enveloppe, et le même regard bleu et observateur mentionné dans l'une des lettres. Il semblait être à la fin de la soixantaine, comme je m'y attendais. Après avoir parlé de tout et de rien un moment, je lui demandai directement si c'était lui qui avait laissé l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Il tourna la tête vers l'Océan et resta silencieux près d'une minute. Quand il se tourna de nouveau vers moi, il m'expliqua qu'il répondrait à mes questions l'après-midi suivant, mais seulement si je voulais bien lui donner un coup de main.*

*Le lendemain matin, je revins avec une ceinture porte-outils, mais je n'en eus pas besoin. Je devais soulever des planches de contreplaqué et déplacer du bois, de l'arrière de la maison jusqu'à la plage.*

*Le tas était énorme et, avec le sable, chaque chargement paraissait deux fois plus lourd. Il me fallut la plus grande partie de la journée. Et à part me dire où déposer tout ça, l'homme ne m'adressa pas la parole. Il passa sa journée à percer et à clouer, travaillant sous le soleil brûlant du début de l'été, plus intéressé par la qualité de son travail que par ma présence.*

*Peu après que j'avais terminé de mon côté, il me fit signe de m'asseoir sur la dune et ouvrit une glacière. Remplissant deux verres en plastique avec le contenu d'une Thermos, il me tendit un verre de thé glacé.*

*– Ouais, dit-il enfin, c'est moi qui l'ai écrit.*

*– Et c'est véridique ?*

*Il plissa les yeux, comme pour me jauger.*

*– En partie, admit-il, avec l'accent décrit dans les pages. Certains pourraient contester certains faits, mais les souvenirs ne concernent pas toujours les faits.*

*Je lui expliquai que je pensais que cela pourrait donner un livre fascinant et me lançai dans un argumentaire passionné. Il m'écouta en silence, affichant une expression indéchiffrable. Pour une raison ou une autre, je me sentais anxieux, comme animé par une volonté désespérée de le convaincre. Après un silence inconfortable pendant lequel il parut réfléchir à ma proposition, il reprit finalement la parole : il voulait bien en discuter et peut-être même me donner son accord, mais à la seule condition qu'il soit le premier à lire l'histoire. Et s'il ne l'aimait pas, il voulait que je renonce à ces pages. Je répondis à côté. Écrire un livre prend des mois, parfois des années d'efforts. Mais il tint bon. Au bout du compte, j'acceptai. Pour être honnête, je comprenais son raisonnement. Si j'avais été à sa place, j'aurais demandé la même chose.*

*Nous nous rendîmes au cottage. Je lui posai des questions et il répondit. Il me confia une autre copie de l'histoire et me montra les dessins et les lettres originaux, qui éclairaient encore davantage le passé.*

*La conversation se poursuivit. C'était un bon conteur, il garda le meilleur pour la fin. Alors que le soir tombait, il me montra un objet remarquable – une œuvre faite avec le cœur – qui me permit de me représenter les événements de façon claire et détaillée, comme si j'en avais été témoin moi-même. Je commençai également à voir comment les mots allaient apparaître sur le papier, comme si l'histoire s'écrivait d'elle-même et que mon rôle consistait simplement à la transcrire.*

*Avant de partir, il me demanda de ne pas utiliser les véritables noms cités dans les documents. Il ne recherchait pas la célébrité, il se considérait comme une personne discrète ; mais surtout, il savait que cette histoire pouvait rouvrir d'anciennes et de nouvelles blessures. Après tout, les faits ne s'étaient pas déroulés en vase clos. Certaines des personnes impliquées pourraient être contrariées par ces révélations. J'ai honoré cette requête, car je pense que cette histoire possède une plus grande valeur, une plus grande portée : le pouvoir de nous rappeler que parfois le destin et l'amour se rencontrent.*

*J'ai commencé à travailler sur ce roman peu de temps après cette première soirée passée ensemble. Au cours de l'année suivante, chaque fois que j'avais des questions, j'appelais ou je passais. J'ai visité les lieux de cette histoire, ou du moins ceux qui existaient encore. J'ai parcouru des archives de journaux, et examiné des photos vieilles de plus de vingt-cinq ans. Pour obtenir encore plus de détails, j'ai passé une semaine dans un B & B d'une petite ville côtière dans l'est de la Caroline du Nord et j'ai même voyagé jusqu'en Afrique. J'ai eu la chance que les jours semblent s'écouler plus lentement en ces lieux ; à certains moments, j'avais même l'impression d'avoir remonté le temps.*

*Mon voyage au Zimbabwe, en particulier, se révéla très utile. Je n'avais jamais visité cette contrée et j'ai été bouleversé par son incroyable faune sauvage. Dans ce pays, baptisé « le grenier à blé de l'Afrique », la plupart des infrastructures agricoles étaient en friche au moment de mon séjour, et l'économie s'était effondrée pour des*

*raisons en grande partie politiques. J'ai vu des fermes en ruine et des champs en jachère, et je dus m'en remettre à mon imagination pour me représenter à quel point la campagne avait été verdoyante au temps de cette histoire. J'ai aussi passé trois semaines à faire plusieurs safaris, pour m'imprégner de tout ce qui m'entourait. J'ai discuté avec des guides, des éclaireurs et des observateurs, pour parler de leur formation et de leur vie quotidienne ; je me suis interrogé sur la difficulté pour eux d'avoir une famille, car ils passent le plus clair de leur temps dans la brousse. Je dois l'admettre, j'ai été séduit par l'Afrique. Depuis ces voyages, j'ai souvent éprouvé le besoin d'y retourner et je sais que je le ferai bientôt.*

*Malgré toutes mes recherches, il restait beaucoup d'inconnues. Vingt-sept ans, c'est long. Et recréer mot pour mot d'anciennes conversations entre deux personnes est impossible. Impossible aussi de se souvenir avec précision de chacun des pas parcourus, de la position des nuages dans le ciel ou du rythme des vagues venant mourir sur la plage. Mais je peux affirmer que j'ai fait de mon mieux dans ces pages en tenant compte de toutes les contraintes. Ayant commis quelques entorses supplémentaires par rapport à la véracité des faits pour préserver la vie privée des uns et des autres, je peux présenter sans souci cet ouvrage comme un roman et non de la non-fiction.*

*La genèse, les recherches et la création de ce livre ont constitué l'une des expériences les plus mémorables de ma vie. D'une certaine façon, ce roman a transformé ma façon d'envisager l'amour. J'imagine que la plupart des gens pensent souvent : « Et si j'avais suivi mon cœur ? » Et on n'est jamais sûr de connaître la bonne réponse. Après tout, une vie est simplement une succession de petites vies, chacune vécue au jour le jour, et chacune de ces journées connaît son lot de choix et de conséquences. Morceau après morceau, elles forment un tout : nous. J'ai saisi une partie de ces fragments du mieux possible, mais qui pourrait dire que la vision que j'esquisse constitue le véritable portrait des protagonistes ?*

*Il y a toujours des gens qui doutent en matière d'amour. Tomber amoureux, c'est facile ; faire durer cet amour toute une vie, au gré des défis variés de l'existence, est un rêve insaisissable pour beaucoup. Mais si vous lisez cette histoire avec l'émerveillement que j'ai éprouvé en l'écrivant, alors peut-être votre foi en cette force extraordinaire de l'amour et son impact sur la vie des gens sera-t-elle renouvelée. Vous pourriez même un jour prendre le chemin d'Âme sœur, avec votre propre histoire à raconter... une histoire qui possède le pouvoir de changer la vie de quelqu'un d'autre comme vous ne l'auriez jamais imaginé.*

*Nicholas Sparks  
2 septembre 2017.*



## Tru

Au matin du 9 septembre 1990, Tru Walls sortit contempler un horizon couleur de feu. La terre était craquelée sous ses pieds, et l'air sec ; il n'avait pas plu depuis plus de deux mois. La poussière collait à ses bottes tandis qu'il s'approchait de son pick-up vieux de vingt ans. Comme ses bottes, le 4 x 4 était couvert de poussière, à l'extérieur comme à l'intérieur. Au-delà d'une clôture surmontée de fil électrique, un éléphant arrachait des branches d'un arbre tombé plus tôt ce matin-là. Tru ne lui accorda aucune attention. Ce genre de scènes faisait partie du paysage de son enfance. Ses ancêtres avaient émigré d'Angleterre plus d'un siècle plus tôt, et un éléphant n'était pas plus surprenant pour lui qu'un requin dans les filets d'un pêcheur. Tru était mince, avec des cheveux sombres et des rides au coin des yeux, nées d'une vie sous le soleil. À quarante-deux ans, il se demandait parfois s'il avait choisi de vivre dans la brousse ou si la brousse l'avait choisi.

Le campement était calme. Les autres guides, dont Romy, son meilleur ami, étaient partis plus tôt le matin pour le lodge principal, où ils allaient récupérer des

touristes venus du monde entier. Tru travaillait au lodge de la réserve nationale de Hwange depuis plus de dix ans ; avant cela, il avait mené une existence nomade. Il changeait de camp de base tous les deux ans, tout en gagnant en expérience. Sa seule règle : éviter les lodges autorisant la chasse, ce que son grand-père – que tout le monde surnommait « colonel », même s'il n'avait jamais été militaire – n'aurait pas compris. Ce dernier affirmait avoir tué plus de trois cents lions et guépards au cours de sa vie, protégeant les troupeaux de l'énorme domaine familial près de Harare, où Tru avait grandi ; son beau-père et ses demi-frères se rapprochaient peu à peu de ce tableau de chasse. En plus d'élever du bétail, sa famille cultivait divers légumes, récoltant davantage de tabac et de tomates que n'importe quelle autre ferme du pays. Du café, aussi. Son arrière-grand-père avait travaillé avec le légendaire Cecil Rhodes – un politicien, magnat de la mine, et symbole de l'impérialisme britannique – accumulant des terres, de l'argent et du pouvoir à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avant que son grand-père ne prenne le relais.

Celui-ci, le colonel, avait hérité d'une entreprise florissante. Et après la Seconde Guerre mondiale, les affaires avaient continué à s'étendre, faisant de la famille Walls l'une des plus riches du pays. Il n'avait jamais compris le désir de Tru d'échapper à ce qui représentait alors un véritable empire et une vie dans le luxe. Avant de mourir – Tru avait vingt-six ans à l'époque –, son grand-père avait visité la réserve où travaillait son petit-fils. Même s'il avait dormi dans le lodge principal plutôt que dans le campement des guides, la vision des quartiers de Tru avait constitué un vrai choc pour le vieil homme. Il avait découvert une habitation qu'il devait considérer comme une simple cahute, sans isolation thermique ni



téléphone. Une lanterne au kérosène fournissait de la lumière et un petit générateur communautaire alimentait un réfrigérateur miniature. C'était très différent de la maison où Tru avait grandi, mais cette austérité était tout ce dont Tru avait besoin, en particulier quand le soir tombait et qu'un océan d'étoiles faisait son apparition.

En fait, c'était déjà mieux que certains camps précédents ; dans deux d'entre eux, il avait dormi sous une tente. Ici, au moins, il avait droit à l'eau courante et à une douche, ce qu'il considérait comme un luxe – même s'il s'agissait de sanitaires communs.

Ce matin-là, Tru transportait avec lui sa guitare dans son étui, une boîte à lunch et une Thermos, quelques dessins qu'il avait exécutés pour son fils Andrew, et un sac à dos contenant quelques jours de vêtements, des articles de toilette ainsi que plusieurs carnets à dessin, des crayons de couleur et de fusain, sans oublier son passeport. Tru partait pour une semaine environ, mais il estimait ne pas avoir besoin de plus.

Son 4 x 4 était garé sous un baobab. Certains de ses collègues guides aimaient le fruit sec et pulpeux de cet arbre. Ils le mélangeaient avec leur bouillie le matin, mais Tru n'en avait jamais goûté. Jetant son sac à dos sur le siège avant, il vérifia le plateau du 4 x 4, s'assurant qu'il n'y ait rien à voler en évidence. Même s'il laissait le véhicule à la ferme familiale, il y avait plus de trois cents travailleurs sur le terrain, en général mal payés. Les bons outils avaient tendance à disparaître, même sous les yeux vigilants de sa famille.

Il se glissa derrière le volant et chaussa ses lunettes de soleil. Avant de tourner la clé de contact, il s'assura de n'avoir rien oublié. Il n'y avait pas grand-chose : en plus du sac à dos et de la guitare, il avait sur lui la lettre et la photo

qu'il avait reçues d'Amérique ainsi que ses billets d'avion et son portefeuille. Dans le porte-casier derrière lui se trouvait un fusil chargé, au cas où le véhicule tomberait en panne ou s'il devait se retrouver dans la brousse à la nuit tombée – une zone qui restait l'un des endroits les plus dangereux du monde, même pour un adulte aussi expérimenté que lui. Dans la boîte à gants, il y avait aussi une boussole et une lampe de poche. Il s'assura que la tente se trouvait bien sous le siège, encore une fois en cas d'urgence. Assez compacte pour tenir à l'arrière du 4 x 4, elle ne signifiait pas grand-chose s'il s'agissait de tenir les prédateurs à distance, mais c'était toujours mieux que de dormir à même le sol. Très bien, pensa-t-il. Il n'aurait pu être plus prêt.

La journée devenait déjà chaude, et l'intérieur de la voiture encore plus étouffant. Il se servait du climatiseur « deux-quarante » : deux fenêtres ouvertes, et une vitesse de quarante kilomètres à l'heure. Cela ne l'aiderait pas beaucoup, mais il s'était habitué depuis longtemps à la chaleur. Il retroussa les manches de sa chemise beige ; il portait son pantalon de randonnée habituel, devenu doux et confortable au fil du temps. Les invités qui traînaient autour de la piscine du pavillon principal seraient probablement en maillot de bain et en tongs, mais il ne s'était jamais senti à l'aise dans cette tenue. Les bottes et les pantalons de toile lui avaient déjà sauvé la vie quand son chemin avait croisé celui d'un mamba noir en colère ; sans ces vêtements appropriés, le venin l'aurait tué en moins de trente minutes.

Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il était sept heures passées de quelques minutes, et deux longues journées l'attendaient. Démarrant le moteur, il recula avant de se diriger vers la barrière. Il sauta à terre, ouvrit la porte,

puis fit passer son 4 x 4 avant de la refermer. Les autres guides n'avaient pas besoin de retourner au camp pour constater qu'un groupe de lions s'était installé là. C'était déjà arrivé, pas dans ce camp mais dans un autre où il avait travaillé, dans le sud-est du pays, et ça lui avait valu une journée compliquée. Personne ne savait exactement quoi faire, sinon patienter jusqu'à ce que les lions décident de leur propre conduite. Heureusement, les animaux avaient quitté la place pour aller chasser plus tard dans l'après-midi ; mais depuis, Tru mettait un point d'honneur à vérifier chaque barrière, même quand il ne conduisait pas. Certains guides débutaient dans le métier et il ne voulait pas courir le moindre risque.

Il passa une vitesse et fit de son mieux pour rendre sa conduite aussi fluide que possible. La première centaine de kilomètres empruntait des routes de gravier défoncées et envahies de nids-de-poule, d'abord sur les terres de la réserve puis par un certain nombre de petits villages. Cette partie du voyage lui prendrait jusqu'au début de l'après-midi ; cependant, habitué à ce trajet, il laissa son esprit vagabonder alors qu'il traversait son univers quotidien.

Le soleil brillait derrière des nuages vaporeux qui s'étiraient au-dessus de la cime des arbres, illuminant de touches de lilas un cirrus moelleux qui se détachait des branches sur sa gauche. Deux phacochères traversèrent la route devant lui, trottant devant une famille de babouins. S'il avait croisé ces animaux des milliers de fois, il s'émerveillait encore de voir comment ils pouvaient survivre, entourés de tant de prédateurs. La nature avait sa propre police d'assurance. Les animaux au bas de la chaîne alimentaire avaient plus de jeunes ; les chaleurs des zèbres femelles, par exemple, ne dépassaient pas les dix jours. On estimait en revanche que les lions femelles

devaient s'accoupler plus de mille fois pour voir un petit atteindre son premier anniversaire. L'équilibre évolutif à son meilleur... Et Tru avait beau en être le témoin quotidien, cela lui paraissait toujours aussi extraordinaire.

Souvent, les touristes l'interrogeaient sur les choses les plus excitantes qu'il avait pu voir. Il leur racontait une charge de rhinocéros noir, ou comment il avait vu une girafe ruer sauvagement avant de donner naissance à son petit, une brusque mise à bas qui l'avait surpris par sa violence. Il avait vu un petit jaguar traîner un phacochère de près de deux fois sa taille dans un arbre, à quelques pas seulement d'un groupe de hyènes hargneuses qui avaient senti l'odeur de la mort. Une autre fois, il avait suivi un chien sauvage : abandonné par ses semblables, il s'était lié avec un groupe de chacals, le même groupe de chacals qu'il chassait auparavant. Les histoires de ce genre pullulaient.

Peut-on faire deux fois le même safari ? Oui et non. Une personne pouvait se rendre au même pavillon, partir avec le même guide au même moment que la fois précédente, emprunter les mêmes routes, au cours de la même saison... Mais les animaux ne se trouvaient jamais au même endroit et faisaient des choses différentes ; ils se déplaçaient au gré des points d'eau, observaient et écoutaient, mangeaient, dormaient et s'accouplaient, essayant simplement de survivre un jour de plus.

Sur le côté, il vit un troupeau d'impalas. Les guides plaisantaient en affirmant que les impalas étaient le McDonald's de la brousse : une restauration rapide et abondante. Ils faisaient partie du régime alimentaire de tous les prédateurs, et les invités se lassaient généralement très vite de les photographier. Mais Tru ralentit, regardant les animaux effectuer une succession de bonds incroyablement hauts et gracieux par-dessus un tronc

d'arbre, d'un même élan. À leur manière, ils étaient aussi spéciaux que les cinq grands – lion, léopard, rhinocéros, éléphant et buffle – ou même les sept – qui comprenaient aussi les guépards et les hyènes. Il s'agissait des animaux que les invités avaient le plus envie de voir, qui leur inspiraient le plus d'enthousiasme. Mais repérer des lions n'était pas particulièrement difficile, du moins pendant la journée. Les lions dorment de dix-huit à vingt heures par jour et se reposent habituellement à l'ombre. En revanche, repérer un lion en mouvement était rare, sauf la nuit. Dans le passé, il avait travaillé dans des lodges qui offraient des safaris en soirée. Quelques-uns lui avaient valu des frissons, mais la plupart n'avaient rien donné à cause de la poussière soulevée par une centaine de buffles, de gnous ou de zèbres, fuyant justement les lions. Impossible de voir au-delà de quelques centimètres, et Tru avait dû arrêter la Jeep. Deux fois, il s'était rendu compte que le véhicule était soudainement pris en tenaille entre les lions et leurs proies, son adrénaline montant aussitôt en flèche.

La route devenait de plus en plus cahoteuse et Tru ralentit encore, se balançant d'un côté à l'autre. Il se dirigeait vers Bulawayo, la deuxième plus grande ville du pays, où habitaient son ex-épouse Kim et leur fils Andrew. Il y possédait aussi une maison qu'il avait achetée après son divorce. Avec le recul, il devint évident que lui et Kim n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Ils s'étaient rencontrés dix ans plus tôt dans un bar de Harare, Tru était alors entre deux boulots. Plus tard, Kim lui confia qu'il lui avait paru exotique, ce qui, avec son nom de famille, suffisait à susciter son intérêt. Quant à elle, elle était de huit ans plus jeune, belle, avec un charme décontracté mais débordant de confiance. De fil en aiguille, ils avaient passé la plus grande partie des six semaines suivantes

ensemble. Ensuite, l'appel de la brousse se fit de nouveau entendre, et Tru voulut mettre fin à la relation ; mais Kim lui annonça qu'elle était enceinte. Ils s'étaient mariés, Tru avait pris un travail à Hwange en raison de sa proximité relative avec Bulawayo, et Andrew était arrivé peu après. Même en sachant ce que faisait Tru pour gagner sa vie, Kim avait supposé qu'il finirait par trouver un travail ne l'éloignant pas pendant des semaines après la naissance de leur fils.

Mais Tru continua de jouer les guides, et Kim rencontra finalement quelqu'un d'autre ; leur mariage n'avait pas duré cinq ans. Néanmoins, aucune rancune de part et d'autre ; au contraire, leur relation s'était améliorée depuis leur divorce. Chaque fois qu'il retrouvait Andrew, Kim et lui discutaient comme les vieux amis qu'ils étaient devenus. Elle s'était remariée et avait eu une fille avec son deuxième mari, Ken ; lors de leur dernière rencontre, elle avait annoncé à Tru qu'elle était à nouveau enceinte. Ken travaillait au département financier d'Air Zimbabwe. Il portait un costume au travail et rentrait à la maison tous les soirs pour le dîner. C'est ce que Kim avait toujours voulu, et Tru était heureux pour elle.

Quant à Andrew...

Son fils, âgé maintenant de dix ans, incarnait la seule réussite de leur mariage. Le destin avait voulu que Tru contracta les oreillons quand Andrew avait quelques mois, le laissant stérile ; mais Tru n'avait jamais éprouvé le besoin d'avoir un autre enfant. Pour lui, Andrew avait toujours été plus que suffisant ; voilà pourquoi il faisait un détour par Bulawayo, au lieu de se rendre directement à la ferme. Avec ses cheveux blonds et ses yeux bruns, Andrew ressemblait à sa mère, et Tru avait des dizaines de photos de lui collées aux murs. Au fil des années,

il en avait ajouté car à chaque visite Kim lui remettait une enveloppe remplie d'images – différentes versions de son fils se confondant pour devenir une personne entièrement nouvelle. Au moins une fois par semaine, Tru dessinait quelque chose qu'il avait vu dans la brousse : la plupart du temps un animal ; mais parfois, Tru les dessinait tous les deux, essayant de garder un souvenir précis de leur précédente visite.

Trouver un équilibre entre sa famille et son travail avait constitué un défi pour lui, surtout après le divorce. Pendant six semaines, pendant qu'il travaillait au camp, Tru était complètement absent de la vie de son fils. Pas d'appels, pas de visites, pas de matchs de football impromptus ni de crème glacée. Puis, pendant deux semaines, Tru jouait les pères à plein temps. Andrew restait avec lui, Tru le conduisait à l'école, emballait ses déjeuners et préparait le dîner, l'aidait à faire ses devoirs. Les week-ends, ils faisaient tout ce que voulait Andrew, et Tru se demandait toujours dans ces moments-là comment il était possible d'aimer son fils aussi profondément que lui, même s'il n'était pas toujours là pour le lui montrer.

Sur la droite, il aperçut deux buses. Les hyènes avaient peut-être laissé des restes de leur repas de la veille, ou bien un animal était mort plus tôt dans la matinée. Dernièrement, nombre d'animaux avaient eu du mal à survivre. Le pays connaissait une nouvelle sécheresse, et les points d'eau dans cette zone de la réserve étaient à sec. Rien de surprenant. Non loin à l'ouest, au Botswana, on trouvait le vaste désert du Kalahari, patrie des légendaires Sans. Leur langage était censé être l'un des plus anciens, avec beaucoup de clics et autres claquements, presque comme une langue venue d'un autre monde. Alors que les biens matériels ne les concernaient pas, ils plaisantaient et

riaient plus que tout autre peuple, mais Tru se demandait combien de temps ils pourraient maintenir leur mode de vie. La modernité gagnait du terrain, et on racontait que le gouvernement du Botswana allait exiger que tous les enfants du pays soient éduqués dans les écoles, y compris les Sans. Tru se doutait que cela signerait sans doute la fin d'une culture vieille de milliers d'années.

Mais l'Afrique était en constante évolution. Tru, né en Rhodésie – une colonie de l'Empire britannique – avait vu le pays sombrer dans la guerre civile ; et il était encore adolescent quand le pays s'était finalement divisé pour former le Zimbabwe et la Zambie. Comme en Afrique du Sud – toujours un paria à cause de l'apartheid –, la plus grande partie de la richesse du Zimbabwe était détenue par un petit nombre de personnes, presque tous des Blancs. Tru doutait que cela dure indéfiniment, mais il ne discutait plus de ce sujet avec sa famille. Après tout, ils faisaient partie de ce groupe privilégié et, comme tous les groupes de ce type, ils croyaient mériter leurs richesses, peu importait la brutalité à l'origine de cette fortune.

Finalement, Tru avait atteint les limites de la réserve, traversant le premier des petits villages de la zone, qui abritait une centaine de personnes. Comme son campement, le village était doté d'une clôture, à la fois pour la sécurité des personnes et des animaux. Tru prit sa Thermos et un verre, un coude à la portière. Il avait dépassé une femme sur un vélo chargé de cageots de légumes, puis un homme qui marchait, probablement à destination du village suivant, à environ dix kilomètres de là. Tru ralentit pour s'arrêter, l'homme se dirigea vers le 4 x 4. Tru connaissait assez sa langue pour tenir une conversation ; en tout, il parlait couramment six langues, dont deux tribales. Les quatre autres étaient l'anglais, le



français, l'allemand et l'espagnol ; c'était l'une des qualités qui faisaient de lui un guide recherché.

Il déposa son passager quelques kilomètres plus loin avant de repartir, atteignant une route d'asphalte. Il déjeuna peu après, se contentant de s'arrêter au bord de la route pour manger à l'arrière de son véhicule, à l'ombre d'un acacia. Le soleil était haut dans le ciel, et le monde autour de lui était calme, sans animaux en vue.

De retour sur la route, il avait progressé plus rapidement. Les villages cédèrent bientôt la place à de petites villes puis à des agglomérations et, en fin d'après-midi, il atteignit la périphérie de Bulawayo. Il avait écrit une lettre à Kim pour la prévenir de son arrivée, mais le courrier au Zimbabwe n'était pas toujours très bien distribué. Les lettres atteignaient généralement leur destination, mais on ne pouvait pas toujours compter sur une grande célérité.

Il repéra la voiture de Kim pour se garer derrière elle. En s'approchant de la porte, il frappa et, un instant plus tard, elle vint lui ouvrir. Manifestement, elle l'attendait. Ils s'enlacèrent un instant et Tru entendit la voix de son fils. Andrew dévala les marches et bondit dans ses bras. Son père savait que le moment viendrait où Andrew se considérerait comme trop vieux pour ce genre de choses ; alors il le serra plus fort, se demandant s'il pourrait un jour se sentir plus heureux qu'en cet instant.

– Maman m'a dit que tu allais en Amérique, lui dit Andrew, plus tard dans la nuit.

Ils étaient assis devant la maison, sur un muret servant de barrière entre la maison de Kim et celle du voisin.

– Oui. Mais je ne reste pas longtemps. Je serai de retour la semaine prochaine.

– J’aimerais que tu restes.

Tru passa son bras autour de son fils.

– Je sais. Tu me manqueras aussi.

– Alors pourquoi tu pars ?

C’était la grande question, n’est-ce pas ? Pourquoi, après tout ce temps, la lettre est-elle arrivée maintenant ? Avec un billet d’avion...

– Je vais voir mon père, dit finalement Tru.

Andrew plissa les yeux, ses cheveux blonds brillant au clair de lune.

– Tu veux dire papy Rodney?

– Non, dit Tru. Mon père biologique. Je ne l’ai jamais rencontré.

– Et tu veux le rencontrer ?

Oui, pensa Tru. Puis, à bien y réfléchir : non, pas vraiment.

– Je ne sais pas, admit-il enfin, sachant qu’il n’était pas sûr de ce qu’il en pensait.

– Alors pourquoi y aller ?

– Parce que dans sa lettre, il m’a dit qu’il était en train de mourir.

Après avoir dit au revoir à Andrew, Tru était rentré chez lui. Il ouvrit les fenêtres pour aérer, déballa sa guitare puis joua et chanta pendant une heure, avant d’aller se coucher.

Il partit tôt le lendemain matin. Contrairement à celles de la réserve, les routes menant à la capitale étaient assez bien entretenues ; mais il lui fallut encore une bonne partie de la journée pour rejoindre sa destination. Tru arriva après la tombée de la nuit. Les lumières brillaient dans la majestueuse demeure que son beau-père Rodney

avait reconstruite après l'incendie. Trois autres maisons se trouvaient à proximité ; une pour chaque demi-frère, avec la maison principale où le colonel avait autrefois vécu. En fait, Tru possédait la demeure principale, mais il se dirigea vers une structure plus petite, près de la clôture. Dans un passé lointain, elle avait autrefois abrité le chef et sa femme ; Tru avait rénové l'endroit à l'adolescence. Alors qu'il était encore en vie, son grand-père avait vu l'endroit nettoyé régulièrement, mais ce n'était plus le cas. Il y avait de la poussière partout, et Tru avait dû chasser les araignées et les coléoptères des draps avant de se coucher. Aucune importance, il avait bien souvent dormi dans de pires conditions.

Au matin, il évita sa famille et Tengwe, le contremaître de l'équipe, le conduisit à l'aéroport. Sec, les cheveux gris, Tengwe savait comment amadouer la vie même dans les pires conditions imaginables. Ses six enfants travaillaient à la ferme et sa femme Anoonna avait fait la cuisine pour Rodney. Après la mort de sa mère, Tru s'était senti plus proche de Tengwe et Anoonna que de son propre grand-père, et ils étaient les seuls à la ferme à lui avoir manqué. Les routes de Harare étaient encombrées de voitures et de camions, de chariots et de piétons ; l'aéroport de Harare était encore plus chaotique. Tru arriva toutefois à temps pour prendre un vol qui le mènerait d'abord à Amsterdam puis à New York et Charlotte et, enfin, à Wilmington, en Caroline du Nord.

Avec toutes ces escales, il passa près de vingt et une heures en transit, avant de poser le pied sur le sol américain pour la première fois de sa vie. Quand il atteignit la zone de récupération des bagages à Wilmington, il repéra un homme tenant une pancarte à son nom, au-dessus de la

mention d'un service de limousine. Le conducteur fut surpris par son peu de bagages et offrit de porter à la fois l'étui de guitare et le sac à dos. Tru secoua la tête. À l'extérieur, l'air était humide et lourd, et Tru sentit sa chemise commencer à lui coller dans le dos tandis qu'ils marchaient vers la voiture.

Le trajet se déroula sans incident, mais le monde au-delà des vitres de la voiture lui paraissait étranger. Le paysage, plat et verdoyant, semblait s'étirer dans toutes les directions ; il vit des palmiers, des chênes et des pins. L'herbe était couleur émeraude. Wilmington était une petite ville, avec un mélange de chaînes de magasins et d'entreprises locales, auquel succéda un quartier historique avec des maisons qui comptaient sans doute au moins quelques centaines d'années. Son chauffeur lui indiqua le fleuve Cape Fear, ses eaux saumâtres parsemées de bateaux de pêche assortis. Sur les routes, il vit des voitures, des SUV et des mini-fourgonnettes, aucun d'eux ne chevauchant les voies comme à Bulawayo pour éviter les charrettes et les animaux. Personne ne faisait du vélo ou marchait, et tout le monde ou presque sur les trottoirs de la ville était blanc. Le monde qu'il avait laissé lui paraissait aussi lointain qu'un rêve.

Une heure plus tard, Tru traversa un pont flottant puis le chauffeur le déposa devant une maison de trois étages installée contre une dune basse, dans un endroit appelé Sunset Beach, une île juste au large de la côte de la Caroline du Sud. Il lui fallut un moment pour comprendre que tout le rez-de-chaussée se composait de garages ; la structure entière semblait presque grotesque par rapport à la maison beaucoup plus petite, à côté, qui affichait un panneau À VENDRE. Il se demanda si le chauffeur avait commis une erreur, mais ce dernier vérifia de nouveau

l'adresse et lui assura qu'il se trouvait au bon endroit. La voiture s'éloigna et Tru entendit le son profond et cadencé des vagues de l'Océan. Il essaya de se rappeler la dernière fois qu'il avait entendu ce bruit. Une décennie au moins, se dit-il en gravissant les marches du premier étage.

Le chauffeur lui avait donné une enveloppe contenant la clé de la porte d'entrée, et il passa du hall à une vaste salle avec un plancher en pin et un plafond à poutres apparentes. Le décor de la maison de plage ressemblait à une mise en scène de magazine, chaque oreiller et chaque couverture soigneusement disposés.

De grandes fenêtres offraient une vue sur la terrasse de derrière et sur une étendue de joncs de mer et les dunes au-delà, se déployant jusqu'à l'Océan. Une salle à manger spacieuse s'étirait depuis le salon, et la cuisine était meublée d'armoires faites sur mesure, de plans de travail de marbre et d'appareils de haute qualité.

Une note sur le comptoir l'informa que le réfrigérateur et le garde-manger avaient été remplis, et que s'il devait se rendre quelque part il pourrait faire appel à la compagnie de limousine. S'il s'intéressait à l'Océan, une planche de surf et du matériel de pêche l'attendaient dans le garage. D'après la note, le père de Tru espérait arriver le samedi après-midi. Il s'excusait de ne pas être en mesure de venir plus tôt, sans donner plus d'explication pour ce retard. Mettant de côté la note, Tru fut frappé par l'idée que son père était peut-être aussi ambivalent que lui à propos de leurs retrouvailles – ce qui posait la question de savoir pourquoi il lui avait payé ce billet d'avion. Bon, il le découvrirait bientôt.

C'était mardi soir, Tru avait donc quelques jours devant lui. Ce n'était pas prévu, mais il n'y avait pas grand-chose

à faire. Il passa les minutes suivantes à explorer la maison. La chambre principale était au bout du couloir en quittant la cuisine, et il entreposa donc ses affaires dans cette pièce. À l'étage, il y avait des chambres et des salles de bains supplémentaires, étincelantes et inutilisées. Dans la salle de bains principale, il trouva des serviettes propres avec du savon, du shampoing et de l'après-shampoing, et il s'offrit une très longue douche, prenant tout son temps.

Ses cheveux étaient encore humides quand il alla sur la terrasse. L'air restait chaud, mais le soleil descendait et le ciel se parait de mille nuances jaune orangé. Plissant les yeux pour mieux voir au loin, il distingua ce qui lui sembla être un groupe de marsouins jouant dans les vagues au-delà des brisants. Une porte verrouillée donnait sur des marches menant à une passerelle couverte de planches au milieu des joncs ; il marcha jusqu'à la dernière dune, découvrant d'autres marches menant à la plage.

Il n'y avait pas grand-monde dans les environs. Au loin, il vit une femme traînant derrière elle ce qui semblait être un petit chien ; dans la direction opposée, quelques surfeurs flottaient sur leurs planches, près d'une jetée qui entrait dans l'Océan comme un doigt pointu. Il se dirigea vers elle, marchant sur le sable compact, se disant que jusqu'à peu il n'avait jamais entendu parler de Sunset Beach. Il n'était pas sûr d'avoir même jamais songé à la Caroline du Nord. Il essaya de se rappeler si l'un des touristes qu'il avait connus au fil des ans était originaire de la région, en vain. Mais cela ne changeait sans doute rien.

Sur le quai, il emprunta les escaliers. Accoudé à la rambarde, il regarda l'eau qui s'étendait jusqu'à l'horizon. Son immensité était un concept difficile à appréhender. Cela lui rappelait qu'il y avait un monde entier à explorer, et il se demandait s'il serait jamais capable de le faire.